

Géographie et Cultures n° 41, printemps 2002

SOMMAIRE

- 3 Avant-propos : Espaces publics et villes d'Afrique noire
 Jean-Pierre Augustin
- 11 Introduction : L'apport de la théâtralité dans l'observation
 des espaces publics africains
 Bernard Calas
- 15 (Re)marques sur la ville africaine
 François Bart
- 27 Quand l'État se montre : trois petites villes de l'Ouest du
 Kenya
 Claire Médard
- 39 Du front de mer aux parcs de Port-Louis (Maurice)
 Alexandra de Cauna
- 57 La chorégraphie urbaine en Afrique orientale
 Bernard Calas
- 75 La minorité tetela à Kananga (R. D. du Congo)
 Kabata Kabamba et Charles E. Lukenga
- 93 Les "récolteuses" de sel du lac Rose (Sénégal). Histoire d'une
 innovation sociale féminine
 Papa Sow
- 115 Ouvertures : Les limites d'une observation paysagère
 Bernard Calas
- 121 Hommage : Le monde tropical de Jean Gallais (1926-1998).
 Culture, pouvoir et violence
 Roland Pourtier
- 132 Lectures
 Afriques noires de Roland Pourtier
 Être jeune dans les sociétés du Sud
 Swaziland, un royaume en Afrique australe
 Création de la ville et patrimonialisation à La Réunion
 Les compétences des citoyens dans le monde arabe
 Un nouveau livre sur la géographie urbaine
 L'atlas de la population, de l'environnement et du développement durable en
 Chine
 Culture et sciences sociales

La revue *Géographie et cultures* est publiée quatre fois par an par l'Association GÉOGRAPHIE ET CULTURES et les Éditions L'HARMATTAN, avec le concours du CNRS. Elle est indexée dans les banques de données PASCAL-FRANCIS, GEOABSTRACT ET SOCIOLOGICAL ABSTRACT.

Fondateur : Paul Claval

Directeur de la publication : Louis Dupont

Comité scientifique : M. de Almeida Abreu (Rio de Janeiro), G. Andreotti (Trente), L. Bureau (Québec), Z. Cai (Pékin), M. Chevalier (Paris), G. Corna-Pellegrini (Milan), D. Cosgrove (Los Angeles), J.-C. Hansen (Bergen), E. Waddell (Sydney) et B. Werlen (Iéna).

Correspondants : A. Albet (Barcelone), A. Gilbert (Ottawa), D. Gilbert (Londres), K. Isobé (Tokyo), B. Lévy (Genève), R. Lobato Corrêa (Rio de Janeiro), Z. Rosendhal (Rio de Janeiro) et F. Taglioni (La Réunion).

Comité de rédaction : A. Berque (Paris), P. Claval (Paris IV), V. Dorofeeva-Lichtman (EHESS), A.-M. Frérot (CNRS), J.-C. Gay (Montpellier), V. Gelézeau (Marne-la-Vallée), I. Gêneau de Lamarlière (Paris I), C. Ghorra-Gobin (CNRS), S. Guichard-Anguis (CNRS), C. Hancock (Paris XII), M. Houssay-Holzschuch (ENS-Lettres et Sc. humaines, Lyon), C. Huetz de Lemps (Paris IV), J.-R. Pitte (Paris IV), J.-L. Piveteau (Fribourg), R. Pourtier (Paris I), Y. Richard (Paris I), T. Sanjuan (Paris I), O. Sevin (Paris IV), J.-F. Staszak (Amiens), J.-R. Trochet (Paris IV) et L. Vermeersch (Espace et culture).

Secrétariat de rédaction : Myriam Gautron

Traductions en langue anglaise : Claire Hancock

Comptes rendus : Sylvie Guichard-Anguis

Promotion : Laurent Vermeersch

Laboratoire Espace et culture (université de Paris IV - CNRS)

Institut de géographie, 191, rue Saint-Jacques 75005 Paris France

Tél. : 33 1 44 32 14 52, fax : 33 1 44 32 14 38

E-mail : myriam.gautron@paris4.sorbonne.fr

Abonnement et achat au numéro : Éditions L'Harmattan, 5-7, rue de l'École Polytechnique 75005 Paris France. Chèques à l'ordre de L'Harmattan.

	France	Étranger (hors CEE)
Abonnement 2002	48,78 Euros (320 FF)	51,83 Euros (340 FF)
Prix au numéro	13,72 Euros (90 FF)	15,24 Euros (100 FF)

Recommandations aux auteurs : Toutes les propositions d'articles portant sur les thèmes intéressant la revue sont à envoyer au laboratoire Espace et culture, et seront examinées par le comité de rédaction. *Géographie et cultures* publie en français. Les articles (35 000 signes maximum) doivent parvenir à la rédaction sur disquette 3,5" (Macintosh ou MS-DOS). Ils comprendront les références de l'auteur (nom, fonction, adresse), des résumés en français, en anglais et éventuellement dans une troisième langue. Les illustrations (cartes, tableaux, photographies N&B) devront être fournies prêtes à cliquer et ne pas excéder 19 x 12 cm.

Toute personne souhaitant faire un compte-rendu de lecture ou suggérer le compte-rendu d'un ouvrage doit contacter Sylvie Guichard-Anguis : sguichard_anguis@hotmail.com
Pour les numéros spéciaux, un appel à communication doit être fait dans la revue.

Avant propos :
Espaces publics et villes d'Afrique noire

Jean-Pierre AUGUSTIN

Université Michel de Montaigne-Bordeaux 3¹

Le concept d'espace public est apparu tardivement dans les recherches urbaines en France. Si, dans les années 1970, quelques chercheurs l'utilisent pour désigner l'ensemble des lieux où les citoyens se croisent et se rencontrent, ce n'est qu'à partir de la fin des années 1980 qu'il s'est véritablement affirmé. Peu à peu s'est imposée l'idée que la ville doit porter attention aux "creux" (les espaces libres) autant qu'aux "pleins" (les bâtiments), et favoriser les lieux publics, non seulement dans les zones centrales mais aussi le long des cheminements urbains qui se multiplient entre les centres secondaires (Tomas, 2001). Les recherches sur les villes africaines, sans utiliser le concept, n'ont cependant pas ignoré la place jouée par les espaces de vie collective dans les villes et les villages et notamment le rôle des rues, des places et des marchés (Ela, 1983 ; Balandier, 1985 ; Vennetier, 1991 ; Pourtier, 1999). L'urbanisme moderne et le développement de la circulation automobile qui ont détruit de nombreux espaces publics dans les villes occidentales n'ont pas eu les mêmes effets dans les villes africaines où les activités multiples dans les espaces ouverts sont une des caractéristiques soulignées par tous les observateurs. Mais beaucoup reste à faire pour comprendre, dans ce domaine, les particularités des villes d'Afrique noire. Le rappel des recherches sur les espaces publics des villes occidentales, des travaux sur les lieux ouverts des villes africaines, en particulier les rues, les places et les marchés, et des réflexions concernant l'interaction sociale dans les espaces publics ne visent qu'à ouvrir des pistes utiles pour une meilleure compréhension des sociétés urbaines en Afrique.

La renaissance des recherches sur les espaces publics

Pour les spécialistes de la communication, le terme espace public, utilisé au singulier, désigne l'espace des débats et du parler-ensemble qui est au centre du dispositif démocratique (Habermas, 1986). Pour les aménageurs et les urbanistes, la notion d'espaces publics urbains se rapporte à des sites concrets, ne correspondant pas

1. INTERMET-MSHA, esplanade des Antilles, 33607 Pessac.
E.mail : Jean-Pierre.Augustin@msha.u-bordeaux.fr

seulement au dégagement ou au prolongement de l'espace privé du logement mais évoquant un ensemble de lieux où les coprésences entre personnes ne se connaissant pas peuvent s'organiser. Entre ces deux acceptions, des liens existent et il est possible de travailler sur les configurations particulières se trouvant à la croisée des deux domaines d'interprétation. Comme le note Isaac Joseph, "l'expérience ordinaire d'un espace public nous oblige en effet à ne pas dissocier espace de circulation et espace de communication. [...] Ce qui est pris en compte dans cette qualification, c'est l'offre de déplacement, de cheminement ou de mouvement, mais aussi les prises disponibles pour l'usager ou le passant, prises qui tiennent aux signes et à leur disposition dans l'espace, aux annonces, aux invites ou aux interdits qu'ils perçoivent dans le cours de leur activité ordinaire. Les gestionnaires [...] savent que la qualité d'accessibilité d'un espace public est liée à la lisibilité de son mode d'emploi, tout comme elle est liée à la compétence communicative des agents tenus de la qualifier" (Joseph, 1995).

Les recherches concernant les espaces publics et en particulier les espaces urbains ont connu ces dernières années un renouveau d'actualité, et les disciplines des sciences de l'homme et de la société s'accordent pour souligner l'importance des analyses approfondies sur les lieux publics. Nombre de travaux anglo-saxons mais aussi français, en particulier ceux soutenus par le Plan urbain (France-Plan urbain, 1989), ont entrepris l'inventaire de ces espaces à partir de divers points de vue où se mêlent les analyses des populations qui y travaillent, y circulent ou y résident. Les études de cas centrés sur l'expérience ordinaire des citoyens se sont multipliées en s'articulant avec des questions d'aménagement et de traitement des espaces. Les sciences sociales, les sciences de l'ingénieur et les sciences de l'espace ont été mises à contribution, les acquis des recherches sont loin d'être négligeables (France-Plan urbain, 1993) et le champ d'investigation envisagé reste largement ouvert. Les espaces publics des villes sont présentés comme des lieux privilégiés d'interaction sociale qui favorisent un vécu commun et la formation d'une mémoire collective. À partir d'eux, et notamment des plus classiques, rues, places et parcs, se développe un processus de connexion des cultures urbaines (Augustin et Sorbets, 2000). Des recherches récentes soulignent comment les espaces publics urbains peuvent réinventer le sens de la ville (Ghorra-Gobin, 2001) en affirmant leur dimension symbolique qui se situe à l'interface des appartenances multiples et des identités métropolitaines.

La compréhension des phénomènes urbains impose aussi le réexamen de la notion de lieu qui entretient des rapports étroits avec celle d'espace public. Les recherches théoriques soulignent l'intérêt d'une réflexion sur les dimensions concrètes, environnementales et territoriales des lieux pouvant favoriser l'émergence d'un espace public. Vincent Berdoulay et Nicolas Entrikin notent que le rapprochement des notions de lieu, de sujet et de récit permet de créer

un espace public qui constitue une partie de la géographie morale de la ville, un espace qui, dans le meilleur des cas, est celui de la tolérance de l'autre, même s'il ne représente qu'une partie du monde urbain. Les lieux d'appartenance n'existent pas à côté ou séparément de l'espace public ; ils le recouvrent ou, plutôt, s'imbriquent avec lui (Berdoulay et Entrikin, 1998).

Les rues, les marchés et les places, lieux symboles des espaces publics africains

Dans les villes africaines, les espaces publics sont des lieux de mélange social, de sociabilités, mais aussi de dérives où les questions d'appropriation et d'occupation sont accentuées par les effets d'une urbanisation galopante et des diversités ethniques. Les travaux concernant les rues, les marchés et les places offrent déjà des pistes de réflexion sur les usages et les enjeux des organisations urbaines. Les descriptions des rues soulignant la diversité des mises en scène ont été le support de nombreux travaux.

Le thème des jeunes en difficultés dans la rue revient souvent dans les études et toute une typologie de situations se décline concernant les "enfants abandonnés, pupilles négligés, migrants inadaptés, ruraux fuyeurs, citoyens désœuvrés, fils de personne" (Marguerat et Poitou, 1994). Rue de la débrouille, rue de la recomposition sociale, rue de la parole mais aussi rue de la violence ont été analysées (Decoudras, Lenoble-Bart, 1996), et les auteurs considèrent que "l'avenir du monde se joue dans les villes et celui du Tiers-Monde dans la rue, lieu de déracinement, de violence certes, mais aussi lieu fluctuant d'identités qui s'entremêlent, laboratoire improvisé de formes de relations sociales et de solidarités nouvelles, carrefour de compétences et d'initiatives, support stimulant pour l'innovation et l'expression de la parole".

Les travaux sont aussi nombreux sur le rôle des multiples marchés de plein air africains. Espaces de commerce, mais aussi espaces d'échange, de rencontre, de vie, ces marchés tiennent une place essentielle dans la vie urbaine. Ils jouent non seulement un rôle économique mais aussi un rôle social et l'on s'y rend pour acheter mais aussi et surtout pour rencontrer parents et amis, pour "se montrer" (Vennetier, 1991). La modernisation des villes interroge cependant sur les transformations en cours et les modes de gestion des espaces. François Leimdorfer en réfléchissant sur les enjeux de l'espace public à Abidjan (Leimdorfer, 1999) a montré que l'espace public physique pose le problème de son occupation par le commerce informel et les procédures d'attribution. Le discours des opérateurs concernés par les conflits d'usage souligne que les pratiques se partagent entre les procédures légales et les installations anarchiques qui se légitiment d'un pouvoir social sur l'espace. Ces situations sont

visibles dans toutes les villes subsahariennes et les institutions municipales ont bien des difficultés à réguler les formes d'organisations traditionnelles et les formes modernes de l'administration. Émile Le Bris remarque que le chemin sera long avant que les municipalités africaines parviennent à maîtriser ces éléments de la gestion urbaine, il considère que la décentralisation en Afrique a besoin d'un accompagnement sur le long terme en rappelant qu'il a fallu près de deux siècles en France pour donner tout leur rôle aux collectivités locales (Le Bris, 1999). Certains travaux notent avec regret que les gestionnaires des projets urbains transforment parfois les marchés de plein air dans une perspective de recette municipale et non de service d'intérêt général (Paulais, 1998).

Les places sont, sur le plan formel, des espaces dégagés à l'intérieur d'une ville ou d'un village qui servent à des usages variés d'ordre social, économique, politique ou religieux. Cette polyvalence qui varie selon les cultures et les temps historiques est particulièrement forte dans les villes africaines. Ces places sont souvent des marqueurs d'orientation que les gouvernements souhaitent donner et deviennent des lieux symboliques du pouvoir (Simpore, 1994). On pourrait multiplier les exemples rappelant que l'affirmation d'une identité passe par une appropriation du territoire, de l'espace et du temps. En ce sens, l'histoire des places et des rues comme l'étude des manifestations qui s'y déroulent et l'analyse des usages qui en sont faits résultent souvent de confrontations et de négociations entre les acteurs de la société civile et de l'État. Ces éléments ouvrent de larges perspectives de recherches.

Les espaces publics, lieux privilégiés d'interaction sociale

Les confrontations interdisciplinaires sont utiles à l'étude des espaces publics et les travaux historiques, anthropologiques et géographiques apportent une contribution à l'analyse de ces espaces. Guy Mainet, en prenant l'exemple de Douala, a souligné les apports de l'ethnogéographie dans la compréhension des villes africaines souvent inscrites dans un système ethnico-migratoire complexe. Il montre comment le processus de création urbaine visible dans les équipements et les espaces publics ne prend son sens qu'à travers la mise en place d'une véritable mosaïque ethnique où chaque néo-citadin bénéficie d'un réseau social propre, dépendant de chaînes de solidarités d'essence ethnique. Si ces particularités sont une caractéristique forte des villes africaines et laissent souvent leurs marques dans les espaces publics, ceux-ci restent des lieux privilégiés d'interaction et de mélange des cultures urbaines.

Lieux à voir, lieux pour être vu, lieux pour être avec les autres, les espaces publics permettent un jeu interactif où les rôles d'acteurs et de spectateurs sont interchangeables. Le vécu et la perception de ces

lieux restent cependant complexes et les appréciations que leur portent les citadins peuvent varier selon les individus. En simplifiant, on peut distinguer cinq caractéristiques qui s'opposent et se complètent à la fois (Forest et Bavoux, 1989). Ces caractéristiques, résultant d'observations dans les villes occidentales, peuvent servir d'éléments comparatifs pour l'analyse des villes africaines.

La première est celle de l'anonymat qui permet à chacun de participer à un mode d'échange différent de celui de la convivialité communautaire. Cet anonymat facilite la rencontre d'individus d'âge et de milieux sociaux divers. Plus que de rencontres formelles, il s'agit de croisements, d'observations, de bains de foule qui s'établissent dans un espace de désenclavement autorisant un apprentissage de la vie publique et une initiation à la diversité urbaine.

La deuxième caractéristique est de favoriser l'affichage des différences car l'anonymat est relatif et si chacun accepte pour un temps d'abandonner les habitudes et les fonctions de son enracinement local, tous affichent cependant leurs appartenances par la tenue ou l'allure : groupes ethniques, jeunes, adultes et personnes âgées, hommes et femmes se distinguent les uns des autres et trouvent là un moyen d'exister et de s'afficher.

La troisième est liée aux rituels. L'observation montre que pour beaucoup la fréquentation des espaces publics s'inscrit dans la régularité des rythmes et des parcours. Si les passants occasionnels sont nombreux, une partie du public est constituée d'habitues qui s'approprient les lieux. Dans le cas des jeunes et des personnes âgées, on constate une tendance à la répétition des types d'usages. On vient chaque matin ou chaque fin d'après-midi ou encore chaque samedi pour un itinéraire quasi programmé d'un lieu à un autre ou pour une destination précise. La valeur du lieu public est de rendre possible le croisement et parfois la rencontre des personnes venues des différents points de l'agglomération, en autorisant la transversalité des groupes dont la ville est constituée.

La quatrième est celle de l'aventure et de la recherche de partenaires qui ne sont pas ceux de l'espace de proximité du domicile. On vient là pour échapper aux contraintes et habitudes quotidiennes, se dégager d'un milieu qui peut être pesant par ses routines et ses traditions. Cette confrontation avec des possibles s'inscrit souvent dans un désir de mobilité sociale, de vivre autrement et d'aventures. Elle peut prendre des formes variées, offensives pour certains, attentes prudentes pour d'autres.

Enfin, et c'est le caractère le plus englobant, l'espace public est un lieu privilégié de socialisation ; ce qui compte c'est le regard et le côtoiement des autres. Les interactions sociales minimales questionnent sans cesse les représentations que chacun se fait de l'autre ; là plus qu'ailleurs, il est possible de voir, d'observer et de participer au mélange urbain. Ce processus d'interaction des cultures apparaît clairement lors des attractions d'ordre festif, sportif ou artistique dans les villes africaines où les groupes se rassemblent et

forment une communauté provisoire engagée dans une expérience relationnelle éphémère (Mounier et Ass. Africréation, 1990).

Le phénomène de "privatisation" des espaces publics lié à la mise en scène de la société de consommation, en Amérique du Nord et dans une moindre mesure en Europe, est peu visible dans les villes d'Afrique noire où l'on assiste parfois à une "publicisation" des espaces. Ces espaces qui participent au marquage et à la production des villes sont est un élément des transformations urbaines offrant aux chercheurs des pistes d'analyses, d'interprétations et de propositions. Des publications récentes soulignent les mutations des villes subsahariennes (Piermay, 2000 ; Haeringer, 2000 ; Dubresson, 2000) et certaines insistent sur le rôle des espaces publics (Le Bris *et al.*, 1999). Mais le champ d'étude reste ouvert et ces espaces peuvent être considérés comme des opérateurs de polarisation dont l'étude permet une confrontation interdisciplinaire et un renouveau des approches analytiques. On peut reprendre ici la formulation de Bernard Debarbieux, "l'espace public ou l'heuristique heureuse" pour noter avec l'auteur à quel point l'actualité de l'expression correspond à une "interrogation collective sérieuse, multiforme, complexe" (Debarbieux, 2001) dans la mesure où elle pose à la fois la question du vivre ensemble et de l'aménagement urbain. Question majeure pour l'ensemble des villes et tout particulièrement pour les villes d'Afrique.

Bibliographie

- AUGUSTIN, J.-P., 1996, "Saponé, l'émergence possible d'un pouvoir local", dans R. Otaïek *et al.*, *Le Burkina entre révolution et démocratie*, Paris, Karthala, p.171-183.
- AUGUSTIN, J.-P. et C. SORBETS (dir.), 2000, *Sites publics et lieux communs*, Pessac, MSHA, 235 p.
- BALANDIER, G., 1985, *Sociologie des Brazzavilles noires*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques (2^e édition), 306 p.
- BERDOULAY, V. et N. ENTRIKIN, 1998, "Lieu et sujet, perspectives théoriques", *L'espace géographique*, n° 2, p. 111-121.
- CHOAY, F., 1988, "Rue", dans P. Merlin et F. Choay (dir.), *Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement*, Paris, PUF, p. 593-595.
- DEBARBIEUX, B., 2001, "L'espace public ou l'heuristique heureuse", dans C. Ghorra-Gobin, *Réinventer le sens de la ville : les espaces publics à l'heure globale*, Paris, L'Harmattan, p. 17-21.
- DECOUDRAS, P. et A. LENOBLE-BART, 1996, "La rue : le décor et l'envers", dans *Politique africaine*, n° 63, p. 3-12.
- DUBRESSON, A., 2000, "L'Afrique subsaharienne", dans P. Bruyelle, *Les très grandes concentrations urbaines*, Paris, SEDES, p. 283-288.
- DUBRESSON, Y. et J.-P. RAISON, 1998, *L'Afrique subsaharienne, une géographie du changement*, Paris, Masson, 248 p.
- ELA, J.-M., 1983, *La ville en Afrique noire*, Paris, Karthala, 221 p.
- FOREST C. et P. BAVOUX, 1989, *En passant par le centre : la rue de la république. Anthropologie d'un espace public en question*, Paris, Plan urbain.

- FRANCE-PLAN URBAIN, 1989, "La gestion des espaces publics et la construction sociale de l'urbanité", Appel d'offre, décembre.
- FRANCE-PLAN URBAIN, 1993, "Espaces publics en villes", *Les Annales de la Recherche urbaine*, n° 57-58.
- GHORRA-GOBIN, C. (dir.), 2001, *Réinventer le sens de la ville : les espaces publics à l'heure globale*, Paris, L'Harmattan, 268 p.
- HABERMAS, J., 1986, *L'espace public*, Paris, Payot, 324 p.
- HAERINGER, P., 2000, "Abidjan en huit questions", dans G. Wackerman (dir.), *Les métropoles dans le monde*, Paris, Ellipse, p. 178-191.
- JOSEPH, I. (dir.), 1995, *Prendre place : espace public et culture dramatique*, Paris, Éditions Recherche-Plan urbain, 354 p.
- LE BRIS, É., 1999, "La construction municipale en Afrique", dans *Politique africaine*, n° 74, p. 6-12.
- LE BRIS, É., M. DIOUF, J.-L. PIERMAY et al, 1999, "Espaces publics municipaux", *Politique africaine*, n° 74, p. 6-84.
- LEIMDORFER, F., 1999, "Enjeux et imaginaires de l'espace public à Abidjan", dans *Politique africaine*, n° 74, p. 51-75.
- LÉVY, J., 1994, *L'espace légitime. Sur la dimension géographique de la fonction politique*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 442 p.
- MAINET, G., 1995, "Création urbaine et ethnies en Afrique noire", dans P. Claval et Singaravelou (dir.), *Ethnogéographies*, Paris, L'Harmattan, coll. Géographie et cultures.
- MOUNIER, B. et ASSOCIATION AFRICRÉATION (dir.), 1990, *Afrique en création : création artistique, dialogue des cultures, développement : les enjeux de la coopération culturelle*, Paris, ministère de la Coopération et du développement, 224 p.
- PAULAIS, T., 1998, "Le marché dans la ville d'Afrique noire. Équipements publics et économie locale", *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 80-81, p. 35-41.
- PIERMAY, J.-L., 2000, "Les grandes villes sud-sahariennes", dans É. Dorier-Apprill (dir.), *Les très grandes villes dans le monde*, Paris, Éditions du temps, p. 323-337.
- POURTIER, R., 1999, *Villes africaines*, Paris, La Documentation française, 64 p.
- SIMPORÉ, L., 1994, "Histoire d'une place", dans *L'Observateur*, Ouagadougou, n° 2 septembre, p. 4.
- TOMAS, F., 2001, "Du centre civique à l'espace public", *Géocarrefour, revue de géographie de Lyon*, vol. 76, n° 1, p. 3-4.
- VENNETIER, P., 1991, *Les villes d'Afrique tropicale*, Paris, Masson, 244 p., (2^e édition).

Colloque

"OÙ EN EST LA GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ?"

12, 13, 14 septembre 2002, en Sorbonne, Salle des Actes,

Université Paris IV, Laboratoire Espace et culture,
Commission de géographie historique du Comité national français de géographie

La géographie historique s'est particulièrement développée dans les pays anglo-saxons. Parmi de nombreuses publications récentes, l'on peut citer l'ouvrage de R.A. Dodgshon, *Society in Time and Space* (Cambridge Studies in Historical Geography, 1998) qui identifie les principales pistes épistémologiques de la géographie historique contemporaine, en même temps que sa justification comme branche autonome au sein de la géographie.

En France, les géographes historiens n'ont pas été aussi isolés qu'on l'a dit parfois. À côté de maîtres comme Roger Dion et Xavier de Planhol qui ont publié des ouvrages de synthèse devenus classiques, il a existé une forte tradition de géographie historique rurale, représentée notamment par André Meynier, Pierre Flatrès et Jean Peltre, qui s'est poursuivie jusqu'aux années 1980.

Aujourd'hui, l'apparition de la géographie culturelle redonne une certaine vigueur à la géographie historique, à la fois parce que "le passé est un pays étranger" comme l'a écrit David Lowenthal, ce qui signifie que l'analyse et l'interprétation du passé peuvent s'enrichir par l'intermédiaire de la perspective géographique ; mais aussi parce que les phénomènes identitaires contemporains, à bon escient si présents dans les travaux des géographes, ne peuvent guère s'analyser sans l'aide d'une perspective historique.

La géographie historique souffre pourtant encore d'un certain déficit d'image chez nombre de chercheurs français, y compris géographes. Ce colloque a donc pour but de faire le point sur l'épistémologie, les problématiques et les méthodes de la géographie historique en France aujourd'hui, en l'aidant à mieux se positionner au sein de la géographie et des autres disciplines des sciences humaines. Il constitue parallèlement l'acte de refondation de la Commission de géographie historique du Comité national français de géographie.

Demandes d'inscription à envoyer à : Jean-René Trochet,
Institut de géographie, 191, rue Saint-Jacques, 75005-Paris
(jean-rené.trochet@paris4.sorbonne.fr,
ou philippe.boulanger@paris4.sorbonne.fr).

Étude de cas et la méthodologie pour le 15 Février 2002. La remise des manuscrits pourrait être fixée au 15 octobre 2002, ce qui permettrait de faire lire les textes par les évaluateurs en vue d'une publication en 2003.

Introduction : L'apport de la théâtralité dans l'observation des espaces publics africains

Bernard CALAS

Université d'Artois¹

Équipe DyMSET, université Bordeaux 3

Né d'un séminaire organisé conjointement par la Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine et l'UMR "Dynamiques des Milieux, Sociétés et Espaces Tropicaux" en décembre 1999 à Bordeaux, ce numéro est consacré aux liens entre "Les espaces publics et les marqueurs culturels dans les villes d'Afrique intertropicale". À rebours des politistes et des philosophes, nous avons approché les espaces publics dans une perspective très "matérialiste" : sont publics les espaces vides de la ville, appartenant à tous et à personne, et voués par vocation aux fonctions de communication, prises au sens large c'est-à-dire à la fois de circulation et d'échanges. Sans le savoir, notre définition des marqueurs s'apparentait à celle que proposait J. Bonnemaison : icônes et géosymboles². Il ne s'agissait à l'évidence en aucun cas d'une réflexion exhaustive et définitive, puisque l'objectif était seulement de confronter quelques regards portés sur les espaces publics de certaines villes africaines, puis de lancer quelques pistes de réflexion communes. L'intérêt des communications m'a ensuite incité à proposer à la rédaction de *Géographie et cultures* un numéro qui recomposerait ce regard pluriel.

Au-delà de l'hétérogénéité des terrains – relative tant certaines parties du continent brillent par leur absence – et de la divergence des regards, il est possible de lire chaque article comme l'illustration d'un point précis d'une grille de lecture commune portée sur le marquage culturel des espaces publics africains, en tant qu'ils s'offrent au regard par l'intermédiaire de paysages.

En effet, l'approche paysagère domine les contributions. D'abord, le paysage est un outil commode, dans la mesure où sa mise en œuvre ne demande ni des moyens trop importants, ni trop de temps. De plus, dans la mesure où il s'agissait d'observer la rue, les parcs, les places, etc., cet outil s'imposait. Il s'imposait d'autant plus que la colonisation puis l'occidentalisation ont contribué à diffuser et diffusent encore en Afrique l'idée du primat sensoriel du regard. L'apparence visuelle, la monumentalité architecturale, l'effet de façade, etc. prennent de plus en plus de place dans le rapport au

1. 9 rue du Temple, 62000 Arras. E.mail : fracasse@club-internet.fr

2. J.-M. Lasseur et C. Thibault, 2000, *La géographie culturelle*. Joël Bonnemaison, Paris, Format 38, Éditions du CTHS, p. 55-57.

monde des Africains. Cette évolution historique de la sensibilité sur le continent légitime une approche paysagère des espaces publics. Par ailleurs, que les participants à ce numéro soient dans leur majorité des Européens contribue également à expliquer la place faite au paysage comme outil d'approche des espaces publics. L'étrangeté, parfois la surdité de fait du chercheur qui ne parle pas toujours la ou les langues vernaculaires utilisées, imposent le recours à des subterfuges méthodologiques au premier rang desquels l'observation paysagère. Enfin, comme le note N. Garcia Canclini, s'intéresser aux marqueurs, dans leur m  at  rialit  , c'est tenter dans une certaine mesure d'éviter le piège épistémologique posé à l'anthropologie par la subjectivité des acteurs et des interlocuteurs. "Quel crédit peut-on accorder à ce que les gens disent de leur vécu ? Qui parle lorsqu'un sujet interprète son expérience : l'individu, la famille, le quartier ou la classe ... ?"

Cependant, il s'agit ici d'une approche paysagère au sens plein, c'est-à-dire une approche théâtrale. En effet, cette grille d'observation se structure autour de l'idée de théâtralité de la ville. Idée peu originale, mais justifiée par la pensée urbanistique dominante, n  e de la Renaissance et relayée par les liens tissés à l'époque coloniale, moderne et industrielle – notamment en Afrique – entre la construction de l'état et la structuration urbaine. L'idée centrale en est de prendre le paysage et par extrapolation la ville comme une scène (de théâtre) où s'affichent les identités urbaines.

Le plan même de la ville avec "ses pleins" et "ses creux", sa composition, objet classique de la géographie devient donc un objet d'analyse culturelle. En effet, la répartition relative des pleins et des creux exprime les rapports entre le public et le privé et dévoile "l'efficacité paysagère" (Gourou²) relative des acteurs. Très grossièrement, dans les villes africaines, se distinguent trois types de tissu urbain : le centre-ville, souvent littoral, monumental et vertical ; les secteurs résidentiels aisés, pavillonnaires, littoraux ou dominants, cloisonnés, connectés et en dur ; enfin, les secteurs populaires, désordonnées, précaires, illégaux, sous-intégrés et foisonnants de vie publique. Cette opposition schématique s'il en est, archétypique d'une ville africaine inégalitaire à l'extrême, reprend à son compte aussi bien la notion "d'archit  xture" mise en avant par René de Maximy, que l'analyse décapante par Georges Balandier du rôle des rapports entre ordre et désordre dans la mise en scène du pouvoir³.

1. N. Garcia Canclini, 1997, "Mexico : la globalisation d'une ville traditionnelle", dans J.-P. Deler,   . Le Bris, G. Schneier (dir.), *Les m  tropol  s du Sud au risque de la culture planétaire*, Paris, Karthala, p. 13.

2. P. Gourou, 1973, *Pour une géographie humaine*, Paris, Flammarion, 388 p.

3. R. De Maximy, 1988, *Villes et architectures dans la problématique du développement. La ville enveloppe et produit des sociétés mutantes*, Mim  o, Quito, IRD, 12 p. G. Balandier, 1992, *Le pouvoir en scène*, Paris, Balland, 172 p. (notamment les pages 71 à 107 consacrées à l'envers).

La lecture d'une partie de la bibliographie consacrée aux villes africaines par François Bart permet de cerner quelques-unes des caractéristiques du marquage culturel de leurs espaces publics. Créations, pour la plupart d'entre elles relativement récentes, les villes africaines voient cohabiter deux grandes générations de marqueurs culturels. D'origine coloniale et le plus souvent de nature architecturale ou ornementale, une première génération de ces marqueurs constitue un patrimoine en cours de dilution et de disparition, alors qu'aujourd'hui, la croissance urbaine secrète une multitude foisonnante de nouveaux témoignages de la vitalité des cultures urbaines. Le décor, "la toile de fond" des espaces publics reflètent une culture – dans sa dimension écologique et historique – et sa conception de la ville.

Néanmoins, l'État, acteur essentiel de la création urbaine en Afrique, poursuit la politique urbaine coloniale. La démonstration de Claire Médard est à cet égard tout à fait limpide. Diffusion urbaine, promotion administrative, construction de l'État affirment de pair un modèle de développement technocratique défini à partir du centre. Elles le surimposent à un espace rural dont les référents et les valeurs se situent ailleurs. L'évolution est donc faite de la rencontre entre ces deux cultures, rencontre éminemment politique évidemment.

Mais l'espace public ne se limite pas à la trame du tissu bâti ou à la monumentalité administrative. Certains espaces publics sont plus que des espaces, ils sont des "lieux de condensation" des identités urbaines¹. Dans cette perspective, Alexandra De Cauna focalise son attention sur les parcs et les jardins publics de Port-Louis, capitale multiculturelle de Maurice, et y découvre que, contrairement aux attentes logiques, ces lieux publics ne sont plus des espaces multiculturels mais qu'au contraire, conquête et repli identitaires y fondent désormais des processus complexes de territorialisation exclusives. Le multiculturalisme ne s'exprime pas nécessairement dans les lieux communs.

Pour ma part, je me suis intéressé aux acteurs et à certains de leurs jeux de scène. En effet, l'observation de quelques grandes métropoles est-africaines démontre que les urbains constituent des hommes-sandwichs identitaires et que leur façon de se déplacer, de se rencontrer, de s'éviter, de s'affronter, en un mot la chorégraphie qu'ils dansent, sont révélatrices de distinctions culturelles. La diversité chorégraphique à l'intérieur d'une même région remet en question la vision d'une homogénéisation des espaces publics et d'une érosion des particularismes culturels locaux.

Enfin, la contribution de deux Africains (K. Kabamba et C. E. Lukenga) porte sur la conséquence ségrégative de la rencontre culturelle urbaine, telle qu'elle se prêtait à voir dans une petite ville du Kasayi oriental, avant la guerre qui, depuis 1998, ravage le secteur. De

1. Voir à ce propos l'article de B. Debarbieux, 1995, "Le lieu, le territoire et trois figures de rhétoriques", *L'espace géographique*, n° 2, p. 97-112.

manière significative, délaissant l'approche paysagère et privilégiant l'interview ethnographique, elle opère un renversement de perspective, puisque le point de vue adopté n'est plus "public" et paysager, mais ethnographique. Les auteurs s'intéressent aux positionnements urbains d'un groupe minoritaire dans leur rapport à la maîtrise foncière du sol et à la représentation politique – en l'occurrence les Tetela dans le contexte de Kananga. Posée comme centrale par la majorité des observateurs africanistes, la question de l'ethnicité et de l'autochtonie y est traitée avec une grande subtilité. Refusant l'analyse du plan, des décors, des lieux de condensation, des bâtiments et monuments d'affirmation, de la chorégraphie, les géographes congolais étudient les modes de territorialisation minoritaires. L'un des apports les plus intéressants de leur enquête est la remise en question de la notion de ville. La mise en valeur des espaces ouverts, publics quoique squattés par l'agriculture, montre que la ville africaine constitue un système agro-urbain, une "agroville".

Au total, l'utilisation de la métaphore théâtrale comme grille d'analyse de la ville, assigne à chaque regard la charge d'esquisser l'observation d'un pan des espaces publics africains, mais aussi de la pensée géographique : du plan au territoire en passant par les géosymboles, que sont les bâtiments et les décors, les lieux de condensation sociale, les déplacements.

L'hommage de Roland Pourtier à Jean Gallais ne s'inscrit pas dans la perspective directe du thème de ce numéro. En effet, dans la lignée intellectuelle de Pierre Gourou et de la fidélité jamais démentie à son premier terrain malien : le delta intérieur du Niger, Jean Gallais ne s'est pas particulièrement intéressé aux villes. Pourtant, loin de s'inscrire en décalage par rapport aux préoccupations urbaines de ce numéro, son œuvre, par son ampleur et sa profondeur donne aux observations actuelles un sens qui montre combien les évolutions, au-delà de leurs caractères très conjoncturels et récents, sont enracinées dans une histoire et une ruralité dont on aurait tort de faire peu de cas. L'historicité de l'acculturation urbaine ne peut se comprendre qu'en prenant en compte le temps long de l'histoire africaine.

Par son observation de l'extraction de sel au lac Rose dans la périphérie de Dakar, Sow ne contredit pas fondamentalement Jean Gallais, mais le nuance fortement en ce qu'il montre le primat de plus en plus grand des enjeux économiques dans la construction territoriale africaine. Confrontée à l'œuvre de Jean Gallais, sa recherche ne sonne-t-elle pas comme la preuve que l'Afrique vit aujourd'hui un "tournant géographique" majeur, dont l'acculturation urbaine n'est qu'une des manifestations.

Remerciements : à Guiliène Riaud-Thomas pour sa cartographie.

(RE)MARQUES SUR LA VILLE AFRICAINE

François BART

Équipe DyMSET
Université Bordeaux 3¹

Résumé : La lecture d'une partie de la bibliographie consacrée aux villes africaines permet de cerner quelques-unes des caractéristiques du marquage culturel de leurs espaces publics. Dans l'ensemble, créations relativement récentes, les villes africaines voient cohabiter deux grandes générations de marqueurs culturels. Une première génération d'origine coloniale et le plus souvent de nature architecturale ou ornementale constitue un patrimoine en cours de dilution et de disparition, alors qu'aujourd'hui, la croissance urbaine exponentielle secrète une multitude foisonnante de marquages qui témoignent de la vitalité contemporaine des cultures urbaines.

Mots-clés : Afrique, villes, patrimoine, générations urbaines, culture urbaine.

Abstract : *Works on African cities refer to specific cultural markers in public spaces. These cities, generally created relatively recently, contain two generations of cultural markers. The first is of colonial origin, mostly architectural or ornamental, and this heritage is fading and disappearing. The second, related to rapid urban growth is quickly expanding and testifies to the vitality of contemporary urban cultures.*

Keywords : *Africa, cities, heritage, urban generations, urban culture.*

Le marquage de l'espace, au cœur même du processus d'appropriation, de territorialisation, passe par l'utilisation ou la mise en place de signes, de symboles, expressions culturelles qui donnent du sens aux paysages. Ces marqueurs peuvent s'inscrire dans le temps long, dans la durée ; ils sont alors des vecteurs de continuité, des porteurs d'héritage, soumis aux aléas des évolutions mentales et culturelles qui en modifient et en diversifient les modes d'appropriation et d'interprétation ; ils sont aussi confrontés à l'émergence de nouveaux marqueurs, nés du foisonnement culturel qui est l'essence de la ville. Les cultures urbaines impriment leurs marques comme autant de repères, de balises, enjeux de mémoire des lieux, de mémoire sociale, tournés vers un souci de reproduction de l'espace géographique et de reproduction sociale :

"La symbolique comme consommation de signes joue un grand rôle dans la reproduction sociale, qu'elle guide ou inspire souvent.

1. Maison des Suds, esplanade des Antilles, 33607 Pessac.
E.mail : F.Bart@dymset.u-bordeaux.fr